

Les journaliers

Plus que jamais, la pauvreté s'enracine dans le pays. 80% des Malagasy vivent en dessous du seuil de pauvreté. Les Malagasy ne restent pas les bras croisés. Ils cherchent de quoi vivre ou plutôt, « survivre » : que faire ? Comment faire ? D'où les petits boulots. En transport, à part les bus, les taxis, voici que naissent d'autres formes de transport : la moto, la bicyclette, le chariot, le tuc-tuc.

Ce dernier n'existe pas dans la capitale mais dans les autres régions, il est très en vogue. Il peut transporter jusqu'à six personnes. Dans la région d'Analamanga, le tuc-tuc se propage vite dans les environs d'Antananarivo. Selon la distance, une course coûte 1500 Ariary (1Euro=5000Ariary). Le taxi-moto est le plus rapide, une bonne solution contre l'embouteillage. L'inconvénient est qu'il ne peut transporter qu'un passager. Le tarif d'une course est au minimum 5000 Ariary. Il faut le dire, il rivalise avec l'habituel taxi qui n'est point une solution quand on est pressé. Le taxi-bicyclette est également d'actualité, moins rapide certes mais abordable pour le commun des Malagasy car la course est aussi de 1500Ariary.



Le chariot est une solution idéale pour le transport de marchandise venant chez les grossistes. Il l'est particulièrement pour les marchands ambulants qui parcourent les marchés de la capitale régulièrement. Par exemple, le mercredi, jour de marché à Andravoahangy, le jeudi, à Mahamasina ou le samedi à Ambodinisotry. Le chariot transporte la marchandise et également, le propriétaire. Il est tiré

par 3 ou 4 hommes créant un embouteillage sans fin. Si bien que, si on est pressé un jeudi, il est conseillé de ne pas passer par Mahamasina, par Andravoahangy, un mercredi et Ambodinisotry un samedi.



Moto, bicyclette ne sont point des véhicules flambants neufs, ils sont d'occasion de 3^e ou de 4^e main, usagers, souvent en réparation. Ainsi, le long des rues, des mécaniciens se présentent pour réparer. Les trottoirs sont leurs garages. Les cash points pullulent pour envoyer et recevoir de l'argent par téléphone, acheter du crédit ou tout simplement téléphoner. Souvent, les propriétaires des cash points sont victimes de vols car ils doivent emmener avec eux l'argent qu'ils utilisent. Ce

n'est pas rare qu'ils se fassent tuer. Malgré cette insécurité, les cash points se multiplient aux risques et périls.



Les maisons le long des rues, des ruelles, se transforment en épicerie, gargote comme si le commerce intérieur est florissant. « Vendre » est la solution la plus facile, que les marchands exposent leurs étalages le long des rues. Les marchands de rues sont si nombreux, encombrant

les trottoirs que les piétons ne savent plus où mettre leurs pieds. Dans la capitale, c'est l'éternel problème du maire. Aucun maire d'Antananarivo n'a pas pu chasser les marchands des rues. Des marchés, des pavillons sont construits pour eux mais ils refusent de s'y installer. Les policiers confisquent leurs marchandises, leur barrent les rues mais ils sont toujours là. Ces derniers temps, la nouvelle maire de la ville : Harilala Ramanantsoa, une dame qui tente de les discipliner mais sans succès.



Ils sont toujours victorieux, comme les conducteurs de taxi-moto, de bicyclette-taxi, de chariot, les propriétaires de cash points, ils sont des journaliers. Ils cherchent aujourd'hui ce qu'ils doivent manger demain ou le soir même. C'est en fonction de ce qu'ils gagnent que leurs familles mangent. Si un journalier gagne peu, il doit s'endetter à l'épicerie du coin pour que sa famille « mange ». Il ne peut pas se permettre de fermer boutique, de ne pas travailler un jour décrété par l'Etat chômé payé comme un jour férié c'était le cas du 23 Avril dernier, lors de la visite du président français Emmanuel Macron. Les épiceries, les gargotes, salon de coiffures et tant d'autres journaliers « travaillent » même s'ils gagnent peu étant donné que les clients ne sont point nombreux.

Les gens préfèrent se terrer chez eux plutôt que de faire le marché d'autant plus que ce n'est pas encore la fin du mois. Ainsi, chaque dimanche, Analakely, centre de la capitale est plus que jamais riche en activité contraire de ce qui existait des années auparavant où le dimanche, Analakely était presque désert. Et, l'augmentation de la pauvreté est prouvée par ces situations. La grande question reste : comment sortir de la pauvreté ? La grande majorité des Malagasy est forcée de prendre cette solution : être journaliers.



Michel et Edmine.